



ANDRZEJ STASIUK

PORTRAITS DE NOTRE ENFANCE

Stasiuk est Polonais, journaliste et écrivain et, avec sa femme, éditeur. J'ai *longtemps* pensé qu'il était inutile de préciser quoi que ce soit à propos d'un auteur, que le texte seul importait, que seuls ne valaient que les mots écrits là. Je n'en suis plus si sûre. Visitant ma sœur aînée, nous avons parlé de nos parents aujourd'hui défunts, et de la grand-mère aveugle qui nous prenait sur ses genoux. Elle m'a dit qu'elle avait une lettre de grand-mère, écrite au temps où elle *avait ses yeux*. Elle était adressée à sa fille aînée. J'y ai lu cette phrase : « À ma petite Anaïs j'ai chanté *Le temps des cerises*, elle ouvrait de grands yeux en m'écoutant. » Or je n'avais pas le souvenir de cette scène, je devais avoir un an et grand-mère nous quitterait peu après. D'elle me vient le goût de la chanson. On disait grand-mère mais c'était notre bisaïeule.

Est-ce une note de lecture que j'écris là ? Et sinon, quoi ? Stasiuk écrit comme cela, à la première personne et dans cette ambiance si doucement mélancolique qui convient à un certain âge. Quatre nouvelles qui parlent toutes de *gens* aimés et disparus, dont *La chienne*.

« Elle a beaucoup maigri. Quand elle se redresse on dirait un squelette enveloppé de ouate d'un jaune terni. Elle a du mal à se tenir debout. Elle vacille, titube. Fait quelques petits pas puis regagne sa couche. Elle pue. Elle sent la vieillesse, tout simplement. » Je connais la suite : elle se traîne jusqu'à la salle d'eau où je prends mon bain. Elle me regarde et pousse un cri que je ne lui ai jamais entendu, puis elle tombe sur le flanc. Fin. « En observant ma chienne, je ne peux m'empêcher de voir l'humanité dans ce qu'elle a de mortel. »

Le portrait qui ouvre le recueil, celui de sa grand-mère, ce pourrait être la mienne. La vôtre. Les paysages polonais du temps du Pacte de Varsovie sont ceux de la

France gaulliste, tout juste un peu moins touchés par le modernisme des Trente Glorieuses. Et les personnages de Stasiuk, dont l'un dit *je*, tout juste un peu plus vagabonds que nous ne le fûmes à vingt ou trente ans. Et *Augustin*, seconde nouvelle, est de la même destinée ; signe des temps, il meurt à l'hospice. Seul.

La moitié du livre est consacrée à *Mon quartier*. En fait à l'ami indéfectible qui en fit plus qu'un lieu obligé de vie : un choix de vie. Il suit cet ami depuis la première rencontre, dans les années de totale insouciance, jusqu'à... « *Difficile de dire à quel moment nous réalisons que cela va arriver. Nous ne le réalisons peut-être que le moment venu.* » Lors de cet ultime voyage, l'ami a bien changé, indifférent aux lieux, fatigué. Et lui, le narrateur, ne le sent pas vraiment, ou il le refuse, il ne veut pas le voir. Cela vient pourtant. Jusqu'au terme inéluctable. L'ami a choisi l'incinération mais lui, il ne peut se satisfaire de l'avoir totalement perdu. Il soudoie les employés, récupère les cendres et va les jeter dans la montagne qu'il aimait tant. « *J'ai reçu une poussière dans l'œil, mais mes larmes l'ont vite fait partir.* » Dernière phrase du livre qui dit magnifiquement toute la délicatesse de l'auteur.

La période communiste, celle de son enfance (il est né en 60), est superbement rendue dans la description de l'usine qui est une sorte d'aciérie, le feu, le métal, l'asservissement du prolétariat... L'Histoire rejoint l'histoire : « *Un peu avant Budapest [vous pouvez lire Prague], il m'a annoncé qu'il savait, qu'on lui avait dit, qu'il y avait des chances, mais que...* »

Écrivain et journaliste, vous ai-je dit.

Anaïs Labbaye ♦

Un vague sentiment de perte, Andrzej Stasiuk, Actes Sud, 2015 [2012]. 96 p.

